www.portal-lem.com

LINGUE D'EUROPA E DEL MEDITERRANEO

Collana coordinata da Giovanni Agresti e Henri Giordan

21

Sezione IV

Sociolinguistica

diretta da Tullio Telmon

Direttori

Giovanni Agresti

Henri Giordan

Comitato scientifico

Alain Alcouffe

Michele De Gioia

Fernand De Varennes

Paola Desideri †

Alain Di Meglio

Enrica Galazzi

Annarita Miglietta

Alberto Sobrero

Tullio Telmon

Classificazione Decimale Dewey:

306.446086910945731 (23.) CULTURA E ISTITUZIONI. BILINGUISMO E MULTILINGUISMO. Il soggetto riferito a persone con status di cambiamenti di residenza. Napoli

FRANCOPHONIE ET MIGRATION

NAPLES, VILLE HYBRIDE

Sous la direction de

DANIELA **PUOLATO**

aracne

Volume publié avec le concours du
Dipartimento di Studi Umanistici – Università degli Studi di Napoli
« Federico II » – Projet de recherche « 70% – 2022 »

Avec le patronage de

©

ISBN
979-12-218-0088-3

PREMIÈRE ÉDITION
ROME 31 DÉCEMBRE 2022

Nei rifiuti del mondo, nasce
un nuovo mondo: nascono leggi nuove
dove non c'è più legge; nasce un nuovo
onore dove onore è il disonore...
Nascono potenze e nobiltà,
feroci, nei mucchi di tuguri,
nei luoghi sconfinati dove credi
che la città finisca, e dove invece
ricomincia, nemica, ricomincia
per migliaia di volte, con ponti
e labirinti, cantieri e sterri,
dietro mareggiate di grattacieli,
che coprono interi orizzonti.

Pier Paolo Pasolini, *La religione del mio tempo*, 1961

Table des matières

Introduction

Daniela Puolato
Le français langue d'immigration dans le plurilinguisme de l'Italie du Sud.....11

Section I | Interstices francophones à Naples et à Castel Volturno

Margherita Di Salvo
Il contributo della sociolinguistica per lo studio linguistico dei movimenti migratori 61

Valerio Petrarca
Africani di Castel Volturno 79

Daniela Puolato
Le français entre « ici » et « là-bas ». Répertoires et représentations linguistiques des Africains subsahariens francophones de Naples et de Castel Volturno 97

Davide Liccione
Répertoire des langues et paysage linguistique : une enquête à Naples et à Castel Volturno 135

Giovanni Agresti, Mariella Causa
Mettre à contribution la francophonie latente dans la ville de Naples. Pour un retour sur les notions de contact, immersion, didactique des langues.... 165

Valeria Sperti
Écrire entre Castel Volturno et Torre del Greco : deux exemples de francophonie « latente » et un cas éditorial insolite 199

Section II | Témoignages/*Testimonianze*

Antonio Casale
La sfida dell'accoglienza a Castel Volturno 223

Annabella Di Finizio
Il migrante francofono nel contesto dei CPIA: uno sguardo d'insieme 231

Laura Fusca
L'identità plurale della città e delle persone che la abitano. L'esperienza di «Migrantour Napoli»..... 241

Nada Skaff
Réflexions orientales ou Naples dévoilée..... 254

***Varia* | Liens interdisciplinaires**

Catherine Wihtol de Wenden
Les nouvelles migrations..... 267

Fabrizio Ghilardi
Prospettive di governance*: Napoli, città globale?*..... 279

Annalisa Bonomo
«Evolving betweenness», ovvero l'inglese come spazio ibrido tra arabizzazione e francofonia nell'educazione plurilingue del Mediterraneo 297

Introduction

DOI 10.53136/97912218008831

Le français langue d'immigration dans le plurilinguisme de l'Italie du Sud

Daniela Puolato, Università degli Studi di Napoli « Federico II »

L'idée d'associer le phénomène de la migration à la francophonie et à Naples a pris forme un après-midi de printemps sur la place Trieste e Trento, située dans le quartier San Ferdinando, le « cœur royal » de Naples, limitrophe du quartier Chiaia, un quartier quelque peu éloigné du centre historique proprement dit, mais considéré comme le plus chic du centre de la ville. Un vendeur ambulant âgé, napolitain, essayait de vendre des *curniciélli*[1] en chantant *liberté, égalité, fraternité*, cherchant évidemment à attirer l'attention des nombreux touristes français qui, chaque année, visitent Naples.

À cette première observation éphémère sont venues s'en ajouter d'autres, ancrant la présence de la langue française dans la ville. Ainsi, en se promenant dans les rues des quartiers Chiaia-San Ferdinando-San Giuseppe, on croise deux magasins de beauté *Sephora* (l'un sur rue de Chiaia et l'autre à l'intérieur de la Galerie Umberto I[er]), on passe devant le *Vulevu' Caffetteria - Bistrot* (rue Miguel Cervantes de Saavedra), on peut aller chez le coiffeur *La nouvelle idée* (rue de Chiaia), acheter du parfum à la *Jolie Profumerie* (rue Toledo), faire ses courses au supermarché *Carrefour* (rue Francesco Lomonaco). Sur les murs du centre-ville, on aperçoit toute sorte d'écritures exposées spontanées (avis, affichettes, adhésifs, tags, graffs, petits énoncés) en français, apparemment français ou plurilingues, où le français se mêle avec l'italien, l'anglais, le wolof et le napolitain (Puolato 2019). Langue de la domination angevine, le français a laissé une empreinte profonde dans l'histoire linguistique de la ville et dans la langue napolitaine (Formisano, Lee 1993 ; Mignone 2005 ; De Blasi 2012a, 2012b ; Minervini 2015).

Le français est également une langue étrangère enseignée dans toutes les universités (Agresti, Puolato 2020) et dans un certain nombre de lycées de la Campanie. Dans les cursus universitaires centrés sur l'étude des langues,

[1] *'O curniciéllo*, « la petite corne » en napolitain, est l'amulette la plus représentative de la tradition superstitieuse napolitaine. Concernant les quelques mots napolitains qui apparaissent dans cet ouvrage, signalons qu'en napolitain les voyelles inaccentuées, représentées dans la graphie pour faciliter la reconnaissance des mots, se réduisent le plus souvent à une voyelle indistincte ([ə]), quand elles ne sont pas complètement effacées sous l'influence d'une parole expressive ou d'une élocution rapide (De Blasi, Montuori 2020 : 162).

littératures et civilisations étrangères, il peut être également une langue d'enseignement. Naples accueille, dès 1919, l'Institut Français (Iraci 2019), surnommé pour longtemps « le Grenoble », du nom de l'Université dont il était l'émanation, qui est depuis toujours le pôle de rayonnement de la culture et de la langue françaises dans la scène culturelle de la ville. On entend parler français presque quotidiennement grâce à la présence de bon nombre de touristes français. Cependant, dans les dernières décennies, une autre présence d'expression francophone est venue s'ajouter : celle des immigrés africains subsahariens qui se sont installés sur le territoire parthénopéen[2].

[2] La vague d'Africains subsahariens à Naples caractérise tout particulièrement les années 80 : ce sont surtout des étudiants sénégalais, ghanéens et nigérians qui, une fois arrivés à Naples, commencent à travailler afin d'augmenter leurs bourses, dont le montant s'avérait insuffisant pour subvenir à leurs besoins (Amato 2020 : 109-110). En 2021, même si elle se place au douzième rang des communes de la ville métropolitaine pour la proportion d'étrangers non communautaires au sein de la population totale résidente, la municipalité de Naples accueille presque la moitié des migrants non communautaires résidant dans cette aire (DGIPI 2021 : 7). Dans la dernière décennie, la population étrangère de Naples est passée de 3.2% en 2011 à 6.2% en 2019 et les ressortissants de l'Afrique subsaharienne ont augmenté (notamment des Nigérians et des Sénégalais et, plus récemment, des Ghanéens, des Maliens, des Guinéens et des Gambiens) (Amato 2020 : 111). Au 1er janvier 2021, les étrangers sont au nombre de 56.469, soit 6.1% de la population résidente. La plupart proviennent de l'Asie (majoritairement du Sri Lanka), de l'Europe (de l'Ukraine surtout) et de Chine (Amato 2020 : 111). Les Africains sont au nombre de 8.092 (5.922 hommes et 2.170 femmes), soit 14.33% de la population résidente. Les Nigérians constituent le groupe le plus nombreux (1.408, 2.49%). Quant aux Africains originaires de pays subsahariens ayant le français comme langue officielle, ils sont 2.768 au total, soit 34% des Africains installés dans la ville. Les communautés sénégalaise (1.097, 1.94%), ivoirienne (453, 0.80%), burkinabè (332, 0.59%), malienne (320, 0.57%) et guinéenne (221, 0.39) sont les plus représentées (*Cittadini stranieri Napoli 2021*, https://www.tuttitalia.it/campania/59-napoli/statistiche/cittadini-stranieri-2021/, consulté le 20 novembre 2022). Évidemment, ces chiffres ne sont fournis qu'à titre indicatif, car ils ne tiennent pas compte de l'immigration irrégulière. Pour des chiffres concernant les débarquements de migrants en Italie en 2017, voir Guercio (2019 : 33). Une mise à jour des ces tendances figure dans Blangiardo, Ortensi (2022 : 73-78). Nous ne signalons ici qu'en 2020 la plupart des migrants débarqués sur les côtes italiennes sont de nationalité tunisienne (Blangiardo, Ortensi 2022 : 78). En 2021, l'Italie reste le principal pays de transit des migrants qui tentent d'atteindre l'Europe et le nombre des étrangers irréguliers est estimé à 519.000 au 1er janvier 2021 (Cesareo 2022 : 28, 31). Pour un aperçu global de l'évolution, relativement récente, des migrations internationales en Italie et en Campanie et notamment dans son chef-lieu, voir, respectivement, Strozza (2018) et Amato (2014).

Il y a donc lieu de se demander si Naples ne pourrait pas constituer l'un des multiples visages de la francophonie observée dans sa dimension internationale, dont « l'Afrique incarne l'épine dorsale » (Nkunzimana 2014 : 25). Plus précisément, la ville de Naples est susceptible de représenter un contexte de « francophonie latente », à savoir un contexte où le français joue le rôle de langue « significative pour des raisons historiques ou culturelles » (*Grand Dictionnaire Terminologique*, cité dans Gashmardi, Salimikouchi 2011 : 99).

Lors d'une enquête que nous avons menée, entre 2018 et 2019, auprès d'un groupe d'Africains subsahariens francophones installés à Naples et dans la province de Caserte, l'un d'entre eux a affirmé que pour un Africain la francophonie peut vouloir dire « beaucoup » ou « presque rien ». Derrière l'apparente simplicité de cette affirmation se cache le « spectre des variations d'intensité de francophonie » qu'il faut sans cesse « mesurer » sur la base d'une multiplicité de facteurs « contextuels », sachant que « pour bien analyser une situation de francophonie, il faut plutôt se placer du point de vue du locuteur et regarder les chemins qui le mènent à la langue française et ceux que cette dernière emprunte pour venir jusqu'à lui » (Wolff 2015 : 4). Les Africains subsahariens francophones appartiennent à la « planète environnement francophone » (Wolff 2015 : 5-6) qui rassemble les pays où le français est la langue officielle sans être la langue première. En Afrique francophone, on le sait, la francophonie se vit différemment dans chaque pays (Boutin, N'Guessan 2016). En généralisant, la francophonie africaine se caractérise par l'apprentissage majoritairement scolaire du français et par l'usage de cette langue surtout dans des situations de communication formelles. En contexte d'immigration, comme dans certains de leurs pays d'origine d'ailleurs, le français – dont les Africains peuvent avoir des niveaux de maîtrise contrastés, en fonction d'une pluralité de paramètres sociolinguistiques[3] – joue (ou peut jouer) le rôle de

[3] Dans le dernier rapport de synthèse de l'OIF (Organisation Internationale de la Francophonie) sur *La langue française dans le monde* (2022 : 10), on lit que la population urbaine des 15 pays considérés – Maroc, Algérie, Tunisie, Mauritanie, République centrafricaine, Togo, Rwanda, Sénégal, Côte d'Ivoire, Cameroun, République démocratique du Congo, Gabon, Mali, Burkina Faso, Congo – « se déclarant francophone est majoritaire : entre 57% (dans les villes sénégalaises) et jusqu'à 90% (dans les villes congolaises), mais la réelle maîtrise du français concerne un nombre plus réduit de personnes ». Le rapport de recherche sur la *Maîtrise du français dans une trentaine de villes africaines* (Harton, Marcoux 2017 : 23) montre que dans « les villes de Libreville (Gabon), de Brazzaville (Congo), de Douala (Cameroun) et de Kinshasa (RDC) […] les proportions d'individus qui maîtrisent davantage chacune des dimensions

langue véhiculaire interethnique, mais il devient également un élément de cohésion intra-ethnique. Le français, à côté de l'italien et d'autres langues (par exemple, le wolof, le yoruba ou le bambara), constitue l'une « des solutions véhiculaires *in vivo* dans une situation marquée par le contact entre des 'migrants' ayant des profils sociolinguistiques divers »[4] (Tirvassen 2016 : 29). Ces pratiques bilingues spontanées français-italien ou français-langue africaine reproduisent une « caractéristique majeure de la francophonie : le bilinguisme quasi général sur lequel elle repose. Dans la majorité des cas, la francophonie se dit en bilinguisme » (Elimam 2008 : 108). Étant donné les multiples situations qui composent la « galaxie francophone », la question se pose de savoir si et dans quelle mesure Naples pourrait être plus qu'une simple « planète en orbite » (Wolff 2015 : 6), ou, sans métaphore, un contexte où le français est plus qu'une simple langue étrangère. Il faudrait donc identifier les aspects qui « singularisent » la francophonie telle qu'elle se manifeste dans la ville de Naples, la plaçant au sein du réseau de « production de valeurs fédératrices et de représentations multiples » que constitue la francophonie (Elimam 2008 : 106).

Tenant compte de la perspective générale qu'on vient d'esquisser, nous proposons, dans les pages qui suivent, une réflexion sur la communauté africaine subsaharienne francophone et sur la langue française en tant que composantes – culturelle et linguistique – de réalités (péri)urbaines campaniennes de plus en plus multiethniques et multilingues.

1. La francophonie dans l'espace parthénopéen : l'un des aspects de la diversité induite par la migration

L'intérêt pour le français – langue officielle de beaucoup de pays africains, langue de culture, langue internationale – peut constituer une manière particulière d'envisager l'interculturalité. En effet, bien que celle-ci apparaisse de nos jours comme une évidence, le centrage des politiques

[parlée, lue, écrite et comprise] de la langue française sont les plus élevées. À Abidjan (Côte d'Ivoire) et à Yaoundé (Cameroun), les proportions d'individus qui maîtrisent aussi bien le français à l'oral (parlé et compris) sont similaires aux quatre villes précédentes, mais se distinguent du fait que les proportions d'individus sachant relativement bien lire et écrire le français y sont plus faibles ».

[4] À notre connaissance, il n'existe pas de données concernant la composition des répertoires linguistiques des Africains subsahariens francophones vivant en Campanie. On ne dispose pas non plus d'informations sur leurs niveaux de maîtrise effective du français.

actuelles d'immigration – au niveau européen, national et local – sur la maîtrise de la langue du pays d'accueil, considérée comme le vecteur d'intégration[5] par excellence, en révèle les intentions assimilatives (Caponio, Zincone 2011). De passerelle de communication entre immigrés et société accueillante, l'apprentissage de la langue nationale est devenu un outil de pouvoir dressant des barrières symboliques et matérielles vis-à-vis des immigrés et entre les immigrés (Gatti 2017 : 29)[6]. Cela exclut toute possibilité d'accès à l'univers complexe et enchevêtré, potentiellement conflictuel, d'une interculturalité non pas tenue pour acquise ou simplement visée, mais ordinairement vécue, réciproquement partagée, réflexivement appréhendée. Occupés à les défendre ou à les stigmatiser, à les exploiter économiquement ou dans leur diversité raciale, ethnique, culturelle, etc., on oublie trop souvent que les immigrés sont avant tout « une sorte de contrebandiers de produits culturels », des « culturisateurs » :

> El «inmigrante» es un explorador, un naturalista que analiza la conducta de los que toma por indígenas, y a quienes intenta imitar para que le acepten como uno de los suyos. De alguna manera, se deja «colonizar» por quienes le reciben. Ahora bien, como explorador de comarcas que desconoce, también es un colonizador, una especie de contrabandista de productos culturales, con el destino indefectible de modificar las condiciones que ha encontrado al llegar. El inmigrante, que se presenta como «aculturado», es también un «culturizador» (Ruiz 1998 : 17).

Cette représentation du migrant, à la fois « acculturé » et « culturisateur », présuppose des dynamiques relationnelles entre les migrants et les autochtones qui vont au-delà du multiculturalisme, de la diversité ou, selon une terminologie plus récente, de la superdiversité (*super-diversity*) (Vertovec 2007, 2010), dite également hyperdiversité (*hyper-diversity*). Au cours de la

---

[5] Pour plus de détails concernant les indices d'intégration (sociale, culturelle, politique et économique) à l'échelle de la ville parthénopéenne et nationale, voir Cappelli, Strozza (2010). Nous nous contentons de signaler, premièrement, qu'à Naples les valeurs moyennes des indices d'intégration culturelle et sociale sont plus élevés que dans les territoires de la province (arrière-pays vésuvien) et, deuxièmement, que dans la communauté africaine subsaharienne les valeurs des indices d'intégration sociale et culturelle sont les plus élevées, tandis que la valeur de l'indice d'intégration économique s'avère être la plus basse (Cappelli, Strozza 2010 : 222, 226).

[6] L'importance accordée à l'apprentissage de l'italien, considéré comme le facteur d'intégration sociale et culturelle (et non seulement linguistique) par excellence, se reflète également dans le champ des études portant sur la linguistique, où dominent les recherches acquisitionnelles (Di Salvo 2021).

dernière décennie, pour souligner davantage la diversité toujours croissante qui caractérise les villes contemporaines et dépasser les critiques portées au multiculturalisme et au post-multiculturalisme (Vertovec 2010, 2017), la notion de superdiversité a progressivement gagné du terrain par rapport à celle de multiculturalisme. En effet, certaines approches critiques du multiculturalisme[7] mettent en exergue l'effet de désagrégation sociale produit par la juxtaposition sans interpénétration des différentes communautés d'immigrés et les orientations (néo)assimilatives qui en découlent, dont l'obligation pour les nouveaux arrivants de participer à des programmes d'intégration linguistique et civique. En raison de l'intensification et de la diversification des flux migratoires, les concepts de diversité et de super/hyperdiversité ont vu le jour. L'attention se déplace du groupe et de son lieu d'établissement vers les formes multiples de la diversité, ce qui devrait permettre d'identifier un éventail de ressemblances et de dissemblances plus large que les seules catégories de race et d'ethnie. On tente, par exemple, de relier l'ethnicité avec un nombre très diversifié de catégories (âge, activité professionnelle, statut légal, résidence, etc.). Le succès de la notion de superdiversité dépend essentiellement de ses potentialités analytiques et de sa conception multidimensionnelle de la diversité. Elle n'est cependant pas sans reproche[8]. En effet, le multiculturalisme autant que la superdiversité reposent sur une idée sélective de la diversité. En outre, la société d'accueil constitue la grande absente du cadre d'analyse de la superdiversité (Briata 2019 : 96 ; Vertovec 2017). L'imbrication entre les catégories de différenciation sociale et culturelle, d'une part, et la construction identitaire, d'autre part, est en revanche au cœur du paradigme de l'intersectionnalité (McCall 2005 ; Bilge 2010). On essaye de dépasser les perspectives pluralistes – additives ou multiplicatives[9] – des catégories de différences (race, classe, genre, etc.) pour analyser les « effets interactionnels » dans leur intégralité, pour « capter le *rapport constitutif*, c'est-à-dire pour offrir une analyse qui ne porte pas sur des catégories préexistantes qui s'influencent par la suite mutuellement, mais sur des processus de leur co-construction » (soulignement de l'auteure) (Bilge 2010 : 61). L'approche intersectionnelle

[7] Pour un aperçu général, voir Parsanoglou (2004) et May (2016).

[8] Pour une réflexion critique autour de la notion de superdiversité, voir Doytcheva (2019).

[9] Dans la Théorie Féministe Intersectionnelle, deux conceptions de la domination sociale s'opposent : « d'une conception exclusive de la domination (soit genre, soit race) », on est passé « à une conception pluraliste (genre et race), ce '*et*' ayant d'abord été pensé comme une addition (*plus*), et ensuite comme une multiplication (*fois*) » (Bilge 2010 : 56) (soulignement de l'auteure).

tient donc compte de paramètres historiques, sociaux et politiques, ainsi que du caractère unique de l'expérience vécue en raison de l'intersection d'un ensemble de motifs pertinents[10].

La diversité étant propre à toute situation de contact ethnolinguistique et de pluralisme identitaire, ce rappel – d'ailleurs très bref et sans aucune prétention d'exhaustivité – des diverses approches de cette notion ne sert que d'ancrage théorique pour mieux apprécier le sens que doit revêtir la qualification d'« hybride » qu'on applique souvent aux mégapoles africaines (par exemple, Le Caire, Lagos, Kinshasa) et qu'on peut appliquer à beaucoup d'autres villes, dont Naples. Comme l'affirme Ekow Eshun – écrivain et journaliste britannique, ancien directeur de l'Institut des Arts contemporains de Londres – à propos de l'exposition « État d'esprit africain – Villes hybrides » (Longeray 2021), « ces villes hybrides sont des lieux d'accélération, de fluidité, où des personnes, des cultures, des langages, des esthétiques se rencontrent et se mélangent », où « différentes strates de l'histoire deviennent visibles de manière simultanée ».

Cette précision s'avère nécessaire dans la mesure où, appliqué à une multiplicité de domaines (de la technologie à l'art, de l'industrie à la sociologie, à la littérature, etc.), l'adjectif « hybride » s'est presque vidé de son sens[11]. En outre, les villes sont, par leur nature même, des lieux de diversité et de mixité et « l'on pourrait presque avancer, à la manière de Zygmunt Bauman (2005), que tout s'est hybridé dans le liquide amniotique de la mondialisation » (Bernardot, Thomas 2014). Au risque de paraître banal, nous y avons recours essentiellement pour deux raisons. Premièrement, l'adjectif « hybride » est souvent utilisé pour caractériser le métissage ethnique, culturel et linguistique des réalités urbaines africaines (Coquery-

[10] Par exemple, la religion peut devenir un facteur de discrimination lorsque la personne qui la pratique est identifiée en même temps par d'autres motifs, tels que l'origine ethnique, la couleur de la peau, la race, le sexe. Par conséquent, cette personne peut ressentir la discrimination d'une manière différente par rapport aux autres coreligionnaires qui ne sont identifiés que par le seul facteur religieux. Une personne âgée porteuse de handicap peut être doublement discriminée en raison de son handicap et de son âge.

[11] Il reste cependant un choix lexical qui permet de renvoyer à des dimensions (abstraites et matérielles) de la réalité qui dépassent le dualisme, l'antonymie, la singularité, la totalité, l'homogénéité, etc.

Vidrovitch 2006)[12]. Deuxièmement, ce n'est pas l'hétérogénéité comme assemblage d'éléments variés s'additionnant ou se superposant qui est ici évoquée, mais l'hybridation comme produit de cette hétérogénéité, comme croisement, mélange, fusion de qualités et paramètres de composantes d'origine différente donnant naissance à de nouvelles unités, méthodes, pratiques, identités, etc. :

> [i]l s'agit d'abord d'intégrer la complexité de la notion d'hybridation en dépassant la seule question du composite, de l'hétérogène et du mélange. Pour qu'il y ait hybride il faut que l'agencement génère une certaine valeur ajoutée, l'équivalent de l'*hétérosis* dont l'appréciation est relative. Le retour en arrière et la dissociation des éléments hybridés n'est pas possible (Gwiazdzinski 2016 : 323) (soulignement de l'auteur).

Comme l'écrit Calvet (1994 : 62), la ville est « un creuset dans lequel viennent se fondre les différences ».

Partant du double constat que (1) « les capitales africaines, lieux de contacts de langues mais aussi de valorisation de l'écrit et des langues européennes sont devenues incontournables pour l'étude des évolutions langagières » (Leconte 2019 : 219), et que (2) les grandes villes africaines constituent un espace de référence constant pour beaucoup d'Africains – qu'ils y aient grandi, étudié ou travaillé –, l'étiquette « ville hybride » vise, dans le cadre de nos réflexions sur le plurilinguisme à Naples, à attirer l'attention sur un point précis : la façon dont des pratiques tout à fait ordinaires en milieu urbain africain – ayant trait au plurilinguisme partagé, au plurilinguisme réceptif (ou intercompréhension), aux parlers bilingues[13], aux parlers mixtes[14] (ou métissés ou hybrides) à base

---

[12] Rappelons que « le métissage est une notion à géométrie variable et un enjeu social disputé dont l'utilisation ou le rejet n'ont de sens que dans un contexte social donné » (Amselle 2016 : 54). À ce propos, rappelons également que, comme l'écrivait Cattedra (2003 :19) à l'aube du nouveau millénaire, la ville de Naples, par son « identité plurielle et chaotique », par « la porosité de ses territoires urbains », où s'entremêlent « marginalité et richesse », donne lieu à des « laboratoires de métissages » : « métissages comme nouvelles constructions sociales, comme fabrication ordinaire d'un espace public au quotidien, susceptible d'admettre l'ailleurs et l'altérité dans sa propre identité et de leur donner droit de citoyenneté ».

[13] Le *francolof* au Sénégal, le *frangache* à Madagascar, le *fransango* au Centrafrique, le *frangala* en République démocratique du Congo et en République du Congo (Gadet, Ludwig 2015 : 93).

[14] Le camfranglais au Cameroun et le nouchi en Côte d'Ivoire. Les codes métissés « constituent la face linguistique la plus saillante du multiculturalisme et du métissage des sociétés africaines » (Queffélec 2007 : 277 et 2010). D'« outil revendicatif de classe » et expression des jeunes, « les parlers hybrides, devenus progressivement transgénérationnel

africaine ou européenne – sont reproduites dans le contexte migratoire napolitain et influencent les dynamiques sociolinguistiques de la ville parthénopéenne. En effet, l'habitude au parler mélangé se maintient dans les contextes de migration, comme l'éprouve l'émergence du « camfranglitalien », qui serait à analyser comme une nouvelle variété de contact et non pas comme le résultat de phénomènes d'emprunt à l'italien ou d'alternance codique (*code-switching*) camfranglais-italien (Machetti, Siebetcheu 2014 : 77 ; Siebetcheu 2019). De plus, accoutumés à vivre dans un milieu à très forte hétérogénéité linguistique, les locuteurs africains développent une idéologie linguistique qui s'articule autour des concepts de « partage » et de « mélange » des langues. Pour ces locuteurs, le plurilinguisme est avant tout une affaire d'« écoute ». En effet, la pratique de l'intercompréhension présuppose une « attitude de bienveillance envers les autres langues », « une gymnastique de l'esprit qui sache sortir des représentations diverses et bloquantes que nous nous faisons usuellement des langues dites 'étrangères', donc étranges » (Janin 2016). Le niveau de maîtrise des compétences de production s'avère un aspect totalement secondaire par rapport à l'exigence de se comprendre mutuellement. On peut se demander si et dans quelle mesure ces attitudes et comportements exercent une influence sur les représentations que les autochtones ont du multilinguisme ambiant et sur la gestion des interactions plurilingues, notamment par le recours à l'intercompréhension.

En outre, le principe selon lequel « les langues, comme les monnaies, ont chacune son poids et son utilité », tandis que d'autres en sont dépourvues, permet de concevoir l'espace multilingue comme un « cadre d'échange » qui met en œuvre une « dynamique d'altérité partagée » (Daff, Drame 2016 : 154). Dans une mégapole comme Dakar, « l'apprentissage de la langue de l'autre est un puissant moyen d'accès au partage du bien-être enviable de l'autre. C'est aussi en cela que la ville peut être un espace de motivation pour l'accès au plurilinguisme dominant et partant au plein exercice du rôle de citoyen urbain » (Daff, Drame 2016 : 154). Le « marché linguistique » (Bourdieu 1982 : 43) auquel donne inévitablement lieu tout environnement plurilingue est par

et transsocétial, correspondent à un véritable besoin dans certaines grandes villes et participent activement de la définition d'une nouvelle identité urbaine voire nationale […] » (Queffélec 2010 : 48). Pour une description des critères de différenciation de ces parlers d'autres formes de mélange de codes (emprunt, pidgin, alternance codique), des conditions sociolinguistiques de leur apparition et de leur structuration linguistique, voir, entre autres, Queffélec (2007 et 2010) et Abolou (2010).

sa nature composite, stratifié, en évolution, source de nouvelles significations culturelles et de redéfinitions identitaires. À Naples, tout comme dans les villes africaines et dans beaucoup d'autres métropoles, le rôle que jouent la langue dominante et les autres langues coprésentes sur le territoire lors des échanges communicationnels autant que commerciaux (notamment dans le commerce informel)[15] mérite d'être étudié « non seulement en termes de normes et de variations, de domination et de discriminations, de démarcation des langues et des espaces, mais aussi d'élaboration communautaire de sens, de développement de l'urbanité et de la modernité, de nouveaux modes d'être et de nouvelles identités » (Boutin, N'Guessan 2016 : 7).

Il convient encore de rappeler que la notion de « ville hybride » renvoie originairement à l'hybridation entre le réel et le virtuel, entre le « territoire de la ville » et le « territoire de la toile » (Lucas 2012). Par rapport à la migration, on sait que les technologies Internet ont modifié le rapport à l'espace, en effaçant la distance géographique au profit d'un sentiment de proximité avec les pays d'origine, favorisé par la possibilité d'échanges en temps réel. À tout moment, un grand nombre de messages écrits ou vocaux, de vidéos, d'appels téléphoniques en langue africaine ou en français sont envoyés depuis Naples vers l'Afrique, ou vers le reste du monde, et vice versa. Les pages Facebook se rapportant aux communautés francophones sont écrites aussi bien en français qu'en italien ou dans les deux langues, mais des énoncés en wolof ou mixtes y apparaissent également. En voici quelques exemples :

a) « Bravo L. [prénom] sei grandè respect for you one love family contanna trop sa forza napoli Senegal ti braccio fortissimo fra »[16] ('Bravo L. tu es fort respect pour toi un seul amour la famille content trop ça allez napoli Sénégal je t'embrasse très fort mon frère') ;

[15] Voir à ce sujet les travaux de Dawes (2016, 2018) concernant l'usage de l'anglais sur les marchés publics de Naples, ceux de rue Bologna et de Poggioreale en l'occurrence : « The market is a multilingual space and many different languages are regularly spoken along the length of Via Bologna. Italian, Neapolitan and Wolof combine with Itsekiri, Pidgin, Bambara and Arabic, to name but a few of the ones I could understand or came to recognize as the research went on » (Dawes 2018 : 380).

[16] Commentaire au post « Viva viva o' Senegal! Il percorso dei Leoni ai Mondiali », publié sur la page Facebook (https://www.facebook.com/senasohub/community/) liée à celle de l'association *SeNaSo* (https://www.facebook.com/senasohub/), acronyme de *Senegal-Napoli-Società*, une société de services d'aide aux migrants (consultés le 17 juin 2021).